



## Alexandre Poussin

Depuis que j'ai quitté les bancs de Sciences Po en 1993, je voyage et je rentre pour raconter ces voyages. C'est ainsi que je suis devenu écrivain voyageur. J'ai aussi rajouté l'image à ces récits, à la fois pour élargir l'accès à ma démarche, apporter une autre approche narrative, mais surtout pour conduire au livre qui est le fond de mon travail. Mes voyages sont donc plus des voyages d'études que des voyages d'évasion, plus des quêtes et des enquêtes que des fuites ou des errances. Je ne voyage donc pas dans les déserts, les étendues glacées, ou au sommet des montagnes, même si ces milieux peuvent être des objets d'étude passionnants en termes de changement climatique ou d'adaptation de l'homme aux milieux hostiles. Je préfère le voyage au cœur du monde, parmi les hommes. J'ai ainsi le sentiment d'étudier la partie du monde que j'arpente, de continuer mes études. D'œuvrer en sociologue, ethnologue, anthropologue, sur le terrain. J'écris donc fondamentalement pour trois raisons.

La première est de tenter de comprendre la culture que j'aborde avec une approche pluridisciplinaire (socio, anthropo, ethno, histoire, religions, politique, économique, artistique...).

La seconde pour partager des émotions vécues afin que le corpus pédagogique ou académique que je récolte soit moins indigeste et froid pour le lecteur. Et qu'il soit libre de les ressentir ou pas.

La troisième est pour donner envie au lecteur de s'engager sur son propre chemin, d'ouvrir sa propre curiosité, de changer son regard sur les choses, de remettre en cause ses *a priori*, de s'engager lui-même dans la méthode expérimentale, par l'observation, de devenir lui aussi chercheur de sens, éternel étudiant du réel, afin de trouver du nouveau.

Je voyage donc pour apprendre et comprendre. Pour cela je pose un regard curieux sur tout ce qui fait la vie, le cadre de vie, donc la géographie, et l'héritage, donc l'histoire, du peuple, du pays, du continent ou du phénomène sur lequel ma curiosité s'est posée. C'est l'approche pluridisciplinaire. Pour cela il faut au moins trois conditions : apprendre la langue, ne négliger aucun aspect de la culture concernée car tout est signifiant, et enfin et surtout : prendre le temps.

C'est pourquoi je ne voyage que par des moyens naturels car la mécanique vous fait aller trop vite et vous rend prisonnier de la machine et de toutes ses exigences. C'est aussi pourquoi je voyage assez peu et que mes voyages sont de plus en plus longs. Ainsi dans un voyage à bicyclette, à pied ou par des moyens naturels il y a nécessairement proximité, interaction et partage. Et je pense que ce partage est nécessaire. Le voyageur que je suis, observe en agissant. Certes en devenant « observ'acteur » on n'échappe pas à la subjectivité de l'observateur, mais c'est justement ce qui m'intéresse. Le rapport entre l'objectivité et la subjectivité, la gymnastique intellectuelle entre l'observation, la sympathie/antipathie et l'empathie. Sans aller aussi loin que l'observation participante de Marc Boulet dans son ouvrage *Dans la peau d'un intouchable*, l'expérience de l'inculturation m'intéresse parce qu'elle permet de mieux comprendre les phénomènes observés de l'intérieur. L'écriture à destination d'un large public me permet donc de partager ces enseignements, ces trouvailles, cette moisson de rencontres et d'anecdotes, d'expériences vécues qui finissent par dresser un portrait mosaïque, en ne conservant que ce qui est signifiant et singulier.

Écrire c'est aimer interpréter le réel, c'est une façon de le recréer. Ainsi puiser dans le réel est pour moi plus riche et enraciné que le domaine fictionnel. J'aurais donc du mal à m'affranchir du voyage pour écrire. À l'inverse, et dans le même sens, le voyage perdrait pour moi beaucoup de son sens si je ne pouvais pas écrire.

Pour en revenir à mon parcours, j'ai commencé au sortir de Sciences Po par un tour du monde à bicyclette avec Sylvain Tesson. Afin de quitter le monde théorique des idées pour affronter le monde réel des faits. Cette aventure a été inaugurale et fondatrice de nos parcours depuis. Nous avions peu de moyens, donc la rencontre était nécessaire, nous étions à bicyclette, donc légers et libres, mais

tout même dépendants des routes et des itinéraires balisés. Malgré l'extraordinaire diversité des pays et cultures traversés, nous étions toujours peu ou prou dans un monde de camionneurs dont il était difficile d'échapper. On a roulé sur la terre raconte donc ces péripéties rocambolesques et notre découverte de l'extraordinaire diversité du monde qui a précédé l'ère numérique qui tend à voir peu à peu converger et s'universaliser un certain nombre de phénomènes. Il y a eu ensuite notre traversée de l'Himalaya à pied, du Bouthan au Tadjikistan pour étudier le fait himalayen, la diversité culturelle dans un même univers, comment ces différents peuples habitent et vivent en montagne, et afin de les unir d'une même foulée en faisant fi des frontières. Nous en avons tiré *La marche dans le ciel*, véritable aventure géopolitique en jouant au chat et à la souris avec les gardes-frontières, pour être libres comme les caravaniers, les bergers et les moines sont libres. Ensuite nos routes ont bifurqué, Sylvain est parti vers les steppes d'Asie et les immensités de l'ex-URSS et je suis parti avec ma jeune épouse en Afrique afin d'en remonter tout le Rift à pied, en trois ans et trois mois et 14 000 km. Là encore, un objet d'étude très vaste avec l'immense diversité ethnique et culturelle de l'Afrique de l'est, et, en toile de fond, une enquête sur l'émergence du phénomène humain, une quête de nos origines en passant par les plus importants sites de fouilles paléo-anthropologiques. Avec *Africa Trek* nous touchions du doigt à la profondeur et à la lenteur. La dimension féminine apportée par Sonia a été un atout considérable, nous ouvrant les portes de la moitié de l'humanité : le monde des femmes. Depuis nous sommes repartis à Madagascar, en famille afin d'en faire le tour en quatre ans avec nos deux enfants, avec pour véhicule une charrette à zébus. Cette fois-ci l'unité de lieu et de temps primait. *Madatrek* nous a permis d'entrer en profondeur dans l'étude de la culture, de la société, des rituels et des traditions de ce peuple ainsi que d'en découvrir la diversité. Grâce à la lenteur de nos zébus et aux extraordinaires difficultés de franchissement nous avons pris le temps et pu pénétrer le quotidien de nos hôtes et vivre la répétition des phénomènes observés. Nous sommes rentrés avec une véritable monographie du pays : une série documentaire de 16x52' réalisée par nos soins et un récit en trois tomes, dont le premier vient de paraître et le second à l'écriture. Le tout sera étalé sur huit ans. Une belle tranche de vie.

En voyage j'écris tous les jours, le soir sur un coude, allongé sur mon tapis de sol dans un coin de la tente, à la lampe frontale, avec un Bic, sur un cahier d'écolier, pendant une demi-heure, trois quarts d'heure. J'en ai rapporté six de Madagascar. Comme un paludier récolte le sel du jour dans son œillet, je devais récolter quotidiennement la sueur et les impressions glanées en chemin, sinon elles étaient

perdues ! Non seulement cette routine était nécessaire mais elle justifiait parfois les souffrances et les privations endurées. J'écris donc je suis, pourrait être la devise de l'écrivain voyageur au long-cours. L'écriture aide aussi à tenir moralement sur la longueur. L'expérience incarnée a plus de crédibilité et d'impact car le lecteur parvient à se projeter, s'identifier et ressentir les mêmes émotions. La transmission est ainsi assurée.

C'est en lisant des récits de voyageurs et de scientifiques que j'ai eu moi-même d'aller voir avec mes propres yeux ce qui se passait de l'autre côté de l'horizon. J'ai été bercé par les films et les livres du commandant Cousteau, les aventures de Paul-Émile Victor chez les Inuits, les épopées de la Croisière Jaune ou Noire, mais surtout par les aventures incarnées d'Henry de Monfreid ou de gens beaucoup moins connus comme Alain Gigny dont le tour du monde à bicyclette en quatre ans m'a projeté sur les routes. Ainsi, nous le savons car ils nous l'écrivent, des centaines de lecteurs ont été inspirés par nos livres et sont partis eux-mêmes à l'aventure ou ont fait des choix de vie déterminants pour leur carrière ou leur orientation. Le rôle de la transmission est donc fondamental. Si Jean-Louis Étienne ou Bertrand Piccard avaient gardé pour eux le fruit de leurs expéditions et de leurs exploits, c'eût été une immense perte pour l'humanité. Chaque voyageur, chaque aventurier a quelque chose à dire du monde. Il est un reporter du réel et se doit de témoigner. La souplesse et la versatilité des nouveaux médias aident les jeunes d'aujourd'hui mais les cantonnent souvent à la superficialité et la légèreté, quand ils ne tombent pas dans le piège de l'humour à tout prix et du narcissisme. Le monde n'est pas une cour de récréation pour une jeunesse dorée en mal d'avenir. Les enjeux sont trop importants. Il faut réinventer le monde en transmettant ce qui se fait ailleurs, ce qui se pense ailleurs, ce qui se vit ailleurs, afin d'élargir le champ de perception du monde réel. Ainsi l'écrivain voyageur fait progresser la connaissance des autres et participe à la compréhension et au lien entre les peuples.

Milon-la-Chapelle, le 03/03/2021